

BULLETIN SALESIIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. (S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes. (S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

Sommaire — La Consécration de l'Église du Sacré-Cœur de Jésus, à Rome — Avis pour les fêtes de Rome — Neuvaine de Marie Auxiliatrice — L'Oratoire Salésien de Paris-Ménilmontant au Grand Bazar de la Charité — Vie de Marguerite Bosco, mère de Dom Bosco — La fête de St. Thomas d'Aquin au noviciat Salésien de S. Marguerite à Marseille — Le tremblement de terre et la Maison de Bordighera Torrione — Nos Missions: Lettre du Brésil — Départ des Missionnaires Salésiens pour le Chili — Lettre de Dom Costamagna — Grâces de Marie Auxiliatrice — Histoire de l'Oratoire.

de Léon XIII n'ont point manqué à Dom Bosco, qui a poursuivi de tout cœur la sainte entreprise.

Il ne fallait rien moins que ces approbations, précieuses entre toutes, pour mettre aux prises avec une œuvre colossale, les humbles finances de la Société Salésienne; pour imposer des dépenses considérables à une bourse où le vide se fait, hélas, bien souvent.

La fondation de nouveaux asiles pour les enfants abandonnés, l'entretien de ceux que nous avons recueillis déjà — et ils s'appellent légion, nos lecteurs le savent; — les Missions de l'Amérique du Sud exigeaient et engloutissent encore des sommes fabuleuses, de nature à épouvanter celui qui compterait sur lui-même pour les trouver.

Mais la parole de Notre-Seigneur nous était un gage certain que tout obstacle serait écarté. — « Regardez les oiseaux du ciel; « ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'« massent dans des greniers, et votre Père « céleste les nourrit; n'êtes-vous pas beau- « coup plus qu'eux? Voyez les lis des « champs, comme ils croissent; ils ne tra- « vaillent ni ne filent. Or je vous dis que « Salomon même dans toute sa gloire n'a « jamais été vêtu comme l'un d'eux. Que si « l'herbe des champs qui est aujourd'hui « et qui demain est jetée dans le four, Dieu

LA CONSÉCRATION

de l'église du Sacré-Cœur de Jésus
à Rome.

La construction de l'église du Sacré-Cœur de Jésus, à Rome, sur le mont Esquilin, vient d'être achevée.

Les 12 et 13 Mai aura lieu l'inauguration de l'orgue, magnifique instrument de M^r le chevalier Bernasconi, et le samedi 14 se fera la consécration du nouveau temple.

Six ans de sacrifices et de labeurs ont enfin réalisé les désirs du Souverain Pontife, de D. Bosco, des Coopérateurs Salésiens et de tous les bons catholiques.

Cet édifice fut commencé sous les auspices de Pie IX; une Commission dont le dévouement ne s'est jamais démenti, en jeta les fondements. Les encouragements

« la vêtit ainsi, combien plus vous, hommes
« de peu de foi!

» Ne vous inquiétez donc point, disant :
« Que mangerons-nous, ou que boirons-
« nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ?
« Votre Père sait que vous en avez besoin.
« Cherchez donc premièrement le royaume
« de Dieu et sa justice, et toutes ces choses
« vous seront données par surcroît ».
(S. MATTH., VI).

Ces paroles étaient le fondement de notre confiance. Et puis, nous avons l'expérience d'un demi-siècle. Pas un sou de revenu, pas la moindre subvention, rien qui put encourager nos saintes audaces. Et cependant, l'obole généreuse de nos Coopérateurs, est venue, chaque jour, sans manquer jamais, au secours des entreprises que la divine Providence a confiées aux pauvres ouvriers réunis pour travailler sous l'égide de St. François de Sales.

Notre Divin Sauveur, dans la dernière Cène, interrogeant ses Apôtres, leur disait :
« Quand je vous ai envoyés sans sac, sans
« bourse et sans chaussure, quelque chose
« vous a-t-il manqué ? Ils répondirent :
rien ! » (LUC. XXII).

C'est ainsi que nous pouvons et devons répondre, nous aussi.

Le passé répondait d'ailleurs de l'avenir. Le monument à élever au Sacré-Cœur de Jésus devait coûter des millions ; à l'ombre de l'église devait aussi et de toute nécessité surgir un asile pour les enfants pauvres et abandonnés.

On trembla d'abord, à la seule pensée de prendre de nouvelles charges sur nos faibles épaules.

Mais n'était-il pas écrit : « Cherchez
« premièrement le règne de Dieu et sa
« justice, et toutes ces choses vous seront
« données par surcroît ? »

Le règne de Dieu n'est-ce pas l'Église catholique, ayant à sa tête le Pontife Romain qui la gouverne ? La Sainteté n'a-t-elle pas son siège dans le Cœur de Jésus, ou plutôt, n'est-elle pas une même chose avec ce Cœur dont nous cherchons l'honneur et la gloire, en même temps que le bien des âmes ?

Le chef de l'Église parla. A la première ouverture que S. Éminence le Cardinal Vicaire, fit, au nom du Souverain Pontife, au sujet de cette entreprise, Dom Bosco resta un moment sous le coup de la surprise, mais se remit promptement et répondit : « Cette œuvre est dédiée à la mémoire du grand protecteur des orphelins,

« Pie IX ; mais les orphelins sont les pri-
« vilégiés de la Très Sainte Vierge et du
« Sacré-Cœur de Jésus. Donc Marie y
« pourvoira ». Et c'est ce qui arriva.

Après avoir élevé ses regards vers le ciel, Dom Bosco se mit à parcourir l'Italie, la France, l'Espagne.

A ceux qui s'étonnaient d'un projet si audacieux, si téméraire même, Dom Bosco faisait toujours la même réponse : « La Très
« Sainte Vierge a pris sous sa protection
« toutes nos œuvres : ne doutez de rien ; à
« vous l'honneur, le mérite et la récom-
« pense, en retour de votre coopération
« au dessein de notre Mère du Ciel ».

Et les Coopérateurs répondirent à l'appel, pendant que Léon XIII lui-même daignait concourir efficacement à la sainte entreprise. Et bientôt, de tous les points de Rome, on put voir surgir du mont Esquilin l'église naissante qui peu à peu se garnit de tours. L'édifice monumental est du style du XVI^e siècle, auquel Bramante a attaché son nom ; le plan est de M. le comte François Vespignani, de Rome, architecte distingué que son confrère M. Valentin Grazioli, Romain aussi, a secondé avec une réelle intelligence.

L'ensemble est digne de la ville éternelle, et les ornements intérieurs seront loin de le déparer.

Toutefois, les travaux de l'église ne sont pas complètement achevés.

Le clocher n'est point encore terminé, et la façade attend encore ses statues. A l'intérieur quelques autels sont à faire et il n'y a de tableaux dans aucune chapelle, excepté celle de Marie Auxiliatrice.

Les peintures murales ne sont guère avancées que de moitié ; pour le maître-autel, nous n'avons que la table et les degrés. Quant aux meubles et ornements sacrés de tout genre, ils font complètement défaut. Mais ce qui manque n'est rien en comparaison de ce qui a été fait.

Celui qui a commencé l'œuvre, la mènera à bonne fin et lui donnera la perfection qu'elle comporte. D'un autre côté, la charité des amis du Cœur Sacré de Jésus, ne diminuera point, et ce monument national, Catholique, Romain témoignera de la foi d'un siècle envahi par le froid de l'égoïsme.

On aurait pu attendre, pour l'inauguration, quelques années encore. Mais Dom Bosco n'a pas voulu, pour faire consacrer et ouvrir au culte l'église à peine achevée, attendre qu'elle eût reçu les derniers em-

bellissements artistiques; pour le moment, l'utile doit avoir le pas sur l'esthétique, et les exigences de l'art sont bien peu de chose devant celles de la charité. L'autorité ecclésiastique désirait qu'il fut pourvu le plus tôt possible aux besoins spirituels d'une population dépassant 15,000 âmes.

De plus, D. Bosco, avait grandement à cœur que l'année de Jubilé Sacerdotal de Léon XIII fût signalée par cet événement: on comprend avec quel bonheur il offre au Souverain Pontife une œuvre conduite et achevée selon les intentions de l'auguste Vieillard du Vatican.

Il y avait encore une raison d'ordre matériel qui a bien sa valeur. N'est-il pas convenable de respirer un peu, après six ans de labeurs, et nos modestes ressources s'en trouveront-elles plus mal, si nous cessons de leur demander de bien lourds sacrifices, pour un peu de temps, du moins?

Nous ne pouvons point oublier que les récentes calamités publiques ont éprouvé nos œuvres et les priveront de nombreuses générosités. Il nous faut néanmoins faire face aux besoins toujours croissants de nos Missions déjà fondées; il nous faut surtout préparer, pour cette année même, de nouveaux centres d'évangélisation: les demandes de missionnaires arrivent sans cesse et de tous côtés, avec une sainte insistance à laquelle Dom Bosco ne saurait résister longtemps.

Cependant le courage ne nous abandonnera point, parceque, nous en sommes sûrs, la charité nous réserve des surprises qui sont pour nous chose accoutumée.

Levons les yeux au ciel. Ce royaume éternel est destiné à ceux *qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau, qui scripti sunt in libro vitæ Agni (Apoc. xxi)*. Et quel sera ce livre, sinon le Cœur Sacré de Jésus? Celui qui Lui prépare un Sanctuaire ici-bas, pourra-t-il douter que le divin Sauveur ne lui prépare à son tour une habitation dans les tabernacles éternels? Celui qui Lui témoigne son amour, en Lui portant secours dans la personne des enfants abandonnés qui Lui appartiennent, n'aura-t-il point sa large part de cet amour divin, né de toute éternité. Celui enfin qui fait des sacrifices pour Lui, peut-il croire que même dans les choses de la terre, Jésus, si bon, se laissera vaincre en générosité? Qu'elle devienne donc de plus en plus ferme, notre résolution d'honorer par les œuvres et par l'aumône ce divin Cœur; rappelons-nous les promesses qu'il

a faites Lui-même aux amis de son Cœur, quand il a dit à la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque: « Voici les bénédictions que j'accorderai aux personnes dévouées à mon Cœur:

1° Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état.

2° Je mettrai la paix dans leur famille.

3° Je serai leur consolation dans toutes leurs peines et elles obtiendront ce qu'elles n'avaient pu obtenir par le passé, malgré des instances réitérées et persévérantes.

4° Je serai leur refuge assuré pendant la vie et surtout à la mort.

5° Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises.

6° Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde.

7° Les âmes tièdes deviendront ferventes.

8° Elles obtiendront la victoire sur leurs plus furieuses passions.

9° Les âmes ferventes s'élèveront rapidement à une grande perfection.

10° Je bénirai tous les lieux où l'image de mon Sacré-Cœur sera exposée et honorée.

11° Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis.

12° Les personnes qui propageront cette dévotion, auront leur nom écrit dans mon Cœur, et il n'en sera jamais effacé. Dans l'excès de la miséricorde de mon Cœur, je te promets, dit Notre-Seigneur à la B. Marguerite-Marie, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront les Premiers Vendredis, neuf mois de suite, *la grâce de la pénitence finale* et qu'ils ne mourront point dans ma disgrâce, ni sans recevoir les Sacrements; et mon Cœur se rendra leur asile assuré à cette heure dernière.

Les fêtes solennelles célébrées dans la nouvelle église, dureront du 14 au 19 Mai, jour de l'Ascension.

Dom Bosco y assistera, avec la maîtrise de l'Oratoire de Turin. Le 20, on chantera une messe de Requiem pour l'âme des Bienfaiteurs de cette église.



NEUVAINÉ DE MARIE AUXILIATRICE.

La neuvaine commencera le 15 mai. Tous les jours, il y aura des Messes depuis le matin de très-bonne heure jusqu'à 11 h.; le soir, la cérémonie commencera à 7 h.

Le dimanche, l'horaire est modifié comme il suit :

Matin : à 7 h., Messe et Communion générale; à 10 h. $\frac{1}{2}$, Grand' Messe;

Soir : à 3 h. $\frac{1}{2}$, Vêpres, sermon et bénédiction du S. Sacrement.

Toutes les pratiques de piété, y compris la Messe de 7 h., les communions et les prières des 3 jours de fête, qui se trouvent dans la neuvaine, seront offertes à Dieu, aux intentions des Bienfaiteurs et Bienfaitrices des Missions, Œuvres et Maisons Salésiennes et spécialement de la nouvelle église et de l'asile du Sacré-Cœur de Jésus à Rome.

On fera connaître aux Coopérateurs le jour et l'heure de la Conférence, par un avis particulier.

MARDI 24.

Solennité de Marie Secours-des Chrétiens.

Matin : à 7 h., Messe et Communion générale; à 10 h. Grand' Messe.

Soir à 6 h. Vêpres Solennelles, panégyrique, *Tantum Ergo* et bénédiction du T. S. Sacrement.

MERCREDI 25.

À 7 h. $\frac{1}{2}$, Messe, Communion et autres exercices de piété, pour le soulagement de l'âme des Coopérateurs Salésiens, et des Membres de l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice.

NB. — Les personnes qui désireraient se faire inscrire dans cette Archiconfrérie n'auront qu'à donner leur nom à la Sacristie.

INDULGENGE PLÉNIÈRE.

Pour toute personne qui s'étant confessée et avant Communié, visitera l'église de Marie Auxiliatrice à Turin, un jour quelconque de l'année, au choix, et le jour de la fête.

AVIS.

M. M. les directeurs sont instamment priés de vouloir bien faire, selon les règles établies; la Conférence des Coopérateurs, le jour, — avant ou après la fête — qu'ils jugeront le plus convenable.

L'ORATOIRE SALÉSIEU

DE PARIS-MÉNILMONTANT

Au Grand Bazar de la Charité.

La circulaire qu'on va lire nous arrive presque au dernier moment. Nous la donnons cependant en bonne place, pour n'être pas en reste avec nos admirables bienfaiteurs, dont le zèle, toujours à la hauteur de nos besoins — et ce n'est pas peu dire — ne se laisse arrêter par rien. Les dames

vendeuses, en particulier, nous écrit M. le Directeur de Ménilmontant, inondent Paris de l'appel dont nous reproduisons le texte.

Une d'elles voudrait même pouvoir le distribuer au coin des rues. C'est bien le moins que le *Bulletin Salésien* le porte aussi partout où il va, et entre ainsi pour sa part, dans cette conspiration de charité toute aimable et si touchante, en suggérant à ses lecteurs la tentation de venir s'approvisionner au *Comptoir de Marie Auxiliatrice*. Ceux qui sont trop éloignés, pourront envoyer le prix de leur achat et s'en remettre, pour le choix de l'objet, au goût des dames vendeuses; nous affirmons qu'il n'y aura pas un seul mécontent. Du reste, et surtout, il est très permis de ne point prendre l'objet quand on l'a payé: pour ce cas spécial, s'adresser au rayon des marchandises précieuses.

CHERS COOPÉRATEURS ET COOPÉRATRICES,

Nous nous empressons de vous annoncer que le Comité d'organisation du *Grand Bazar de la Charité* (Salle Albert-le-Grand, 222, fbg. St. Honoré) a bien voulu accorder à notre Œuvre la faveur d'un comptoir du 19 au 28 mai prochain.

Ces jours de vente comprenant la fête, chère aux Salésiens, de Notre-Dame Auxiliatrice (24 mai), le Comptoir N. 11, qui nous est assigné, sera intitulé: *Comptoir de N.-D. Auxiliatrice*, au profit de l'Œuvre de Dom Bosco à Paris-Ménilmontant.

Pressés par les centaines de demandes qui nous sont adressées, et par les misères urgentes qui nous entourent, nous venions de commencer, sans ressources d'aucune sorte, les travaux d'installation pour ateliers et dortoirs destinés à augmenter d'une trentaine le nombre actuel de nos internes, lorsque la Providence, pour encourager nos efforts, nous a ouvert par cette vente une source inespérée de bénéfices.

Mais le soin de la rendre aussi fructueuse que possible vous appartient, chers Coopérateurs et Coopératrices, et c'est en votre générosité et en votre zèle que nous mettons tout notre espoir. L'expérience du passé nous inspire la douce confiance que vous répondrez à notre appel.

Permettez-nous de vous indiquer plusieurs moyens par lesquels votre charité pourra nous venir en aide.

Le premier moyen, serait que quelques-unes de nos zélées Coopératrices voulussent bien prendre l'office de vendeuses. Nous tenons à leur disposition des cartes d'invitation qu'elles pourront répandre autour d'elles.

Le deuxième moyen, serait de nous procurer soit des offrandes pour couvrir les frais généraux, soit des objets gratuits ou à bon compte, destinés à être mis en vente.

Le troisième moyen, enfin, serait de venir acheter à notre Comptoir, où l'on trouvera un assortiment d'objets aussi variés et aussi bon marché que possible.

Avantages.

1° Nos Bienfaiteurs auront la consolation et le mérite de contribuer à l'instruction professionnelle et à l'éducation chrétienne d'une trentaine de jeunes gens, exposés au danger de se perdre, et qui pourront être recueillis grâce au bénéfice de cette vente de charité.

2° Connaissant le respect et l'amour de nos Coopérateurs pour la personne de notre vénéré Père, nous offrirons, comme gage de notre reconnaissance, un objet pieux béni par D. Bosco, à toute personne qui nous aura procuré quelque don en argent ou en nature, ainsi qu'à tout acheteur.

Nous destinons une image avec une sentence écrite de la main de Dom Bosco et signée par lui, à chacune des dames vendeuses.

3° Nos Bienfaiteurs auront part aux prières que font chaque jour pour eux nos pauvres enfants et leurs Pères adoptifs.

Prière d'adresser au plus tôt les demandes et les dons: soit à madame de Combaud, Avenue de Messine, 34; soit à madame de Barruel, Boulevard Montparnasse, 51; soit au Directeur de l'Oratoire Salésien, rue Boyer, 28, Ménilmontant.

Nous nous chargerons bien volontiers de faire prendre les dons à domicile.

En vous priant de nous pardonner notre importunité, qui n'a d'autre mobile que le désir de faire du bien à la jeunesse pauvre, nous nous disons humblement,

Votre dévoué serviteur en Notre Seigneur

CH. BELLAMY, p. s., Directeur.

Paris, Jeudi Saint 1887.

VIE DE MARGUERITE BOSCO

Mère de D. Bosco.

C'est un petit livre qui explique de grandes choses. Les voies de Dieu dans les âmes, comme les desseins de sa grâce, ont toujours une histoire surnaturelle.

Avant de porter partout la lumière qui guide vers le ciel un peuple d'élus, avant de réjouir l'Eglise par des conquêtes merveilleuses sur les foules en train de perdre leur éternité, les ouvriers de salut reçoivent une préparation. Quand les Saints ont répondu à ces avances divines, leur vie et leurs œuvres étonnent moins; la raison dernière de tout ce qu'ils font de grand, est la marche même de la Providence dans la formation des hommes destinés à aimer leurs frères avec des bénédictions de choix.

Presque toujours, dans cette formation, Dieu donne un ministère de bonté, un rôle délicat et pur, à une femme choisie parmi celles qui sont bénies. C'est à elle qu'appartient le privilège et que revient l'honneur d'imprimer aux œuvres de Dieu le caractère suave, sans lequel on ne les reconnaîtrait qu'à moitié: *fortiter* ne dit pas entièrement la manière dont Dieu agit.

Dom Bosco a reçu, sans contredit, sa grâce particulière; mais il n'a pas été façonné aux prodiges de son zèle, autrement que ses devanciers.

On ne saurait guère penser aux immenses résultats de son ministère, sans voir apparaître à ses côtés une femme puissante par la foi, à l'âme simple et noble, grande de toute son humilité.

Ceux qui durant de longues années ont pu l'appeler *ma mère*, et voir qu'il n'en était point de meilleure, ceux-là nous ont déjà compris.

Mais tous n'ont pas connu son sourire, auquel les chagrins d'enfant, les tristesses de l'homme ne pouvaient résister; tous n'ont pu prendre leur part des trésors d'affection que son cœur dispensait sans mesure, comme les choses venant de plus haut que la terre; tous enfin ne l'ont pas connue, mais tous seront heureux de l'aimer, de la bénir.

C'est pour ceux-là surtout, c'est avec eux que nous voudrions jeter un long regard d'admiration émue sur cette existence, où la vertu rayonne d'un éclat puissant et doux. Bien souvent elle a fait de l'héroïsme: au ciel, seulement, elle a dû s'en douter.

Son caractère ne s'est jamais démenti.

La loi du Bon Dieu dominait sa conscience, ses affections, ses pensées, son jugement. La foi donnait à son bon sens quelque chose d'exquis, et les règles de la prudence n'ont jamais diminué sa franchise. Enfant aimable, jeune fille foncièrement pieuse, épouse et mère vigilante et adorée, femme vraiment forte, résignée dans les plus pénibles épreuves, résolue dans l'accomplissement de ses devoirs, et par-dessus tout, Coopératrice admirable et puissante de Dom Bosco, aux débuts de sa folie de charité, voilà le résumé du tout petit livre publié la première fois en français.

Reproduire un caractère chrétien, suivre dès l'origine, la formation d'un homme, l'honneur de notre siècle par ses vertus et ses œuvres, proposer à toutes les mères et particulièrement aux habitants des campagnes un modèle; célébrer avant tout la gloire de notre Dieu qui nous donne des chrétiens et des saints; telles sont les raisons de ce petit livre.

Il est traduit avec le cœur. Le style, très simple, laisse aux choses le soin d'émouvoir. Il se dégage de cette lecture une impression saine et forte: nous souhaitons à tout le monde, en France, de l'éprouver.

En lisant ces pages, Dom Bosco nous étonnera moins. Cette histoire est la sienne, et, si les mères sont heureuses d'avoir de tels fils, les fils sont heureux d'avoir de telles mères.

Prix 0,60. Franco 0,70. S'adresser aux librairies Salésiennes.

LA FÊTE DE S^t THOMAS D'AQUIN au Noviciat Salésien de S^{te} Marguerite à Marseille

La fête de saint Thomas d'Aquin, donné par le pape Léon XIII comme patron et protecteur des écoles catholiques, a été célébrée solennellement dans la maison d'études de Dom Bosco. La matinée a été spécialement consacrée à la piété. A l'issue des Complies chantées avec une particulière solennité, grâce au concours des élèves de

la maîtrise de Saint-Joseph, le R. P. Albéra a fait un commentaire plein d'onction de cette parole tirée de l'oraison du jour : « Faites, Seigneur, que nous nous pénétrions de sa doctrine et que nous imitions ses vertus. »

Une séance académique pleine d'intérêt a été le digne couronnement de cette journée. La vie du saint docteur en a fourni toute la matière.

Nous avons entendu des vers latins et des vers français qui trahissaient le goût le plus exquis, et la connaissance la plus profonde de l'harmonie et de la métrique des deux langues. Citons seulement : *Les deux étoiles*, saint Thomas et Léon XIII, qui ont provoqué un véritable tonnerre d'applaudissements. Que dire de la philosophie ? Un tout jeune étudiant de première année, dans un latin très correct en même temps que fort élégant, nous expose avec une netteté admirable la nature de l'âme humaine, son origine, son immatérialité, son immortalité. Un autre nous montre en saint Thomas le poète de génie qui nous a fait entendre les accents d'une lyre presque divine dans le sublime office du Très-Saint Sacrement. Nous le voyons apparaître ensuite comme prince de la théologie dans une magnifique dissertation sur l'union hypostatique.

Enfin un jeune étudiant de première année a parlé la langue harmonieuse des félibres avec une pureté que Mistral lui-même aurait admirée.

Après de bons élèves il nous a été donné d'entendre un excellent maître. Dom Grosso, si connu dans notre ville pour son talent musical et pour le succès avec lequel il dirige la maîtrise de Saint-Joseph, a lu un travail plein d'érudition sur *saint Thomas et la musique*. Nous faisons des vœux pour que cette étude si remarquable et si neuve soit bientôt publiée.

Cette belle fête n'a pas eu que l'avantage de procurer une heureuse journée aux jeunes étudiants et à quelques amis dévoués aux œuvres salésiennes, elle a prouvé que la fondation encore récente de la maison de Sainte-Marguerite, est déjà en pleine prospérité et qu'il en sortira bientôt des ouvriers apostoliques dont la science égalera le zèle et la piété.

(*Echo de Notre Dame de la Garde*,
20 Mars 1887)

LE TREMBLEMENT DE TERRE

et la maison de Bordighera Torrione.

Bordighera Torrione, le 24 février 1887.

TRÈS HONORÉ M. LE DIRECTEUR,

Je veux vous donner quelques détails particuliers sur notre maison, si éprouvée par le terrible tremblement de terre du 23 février. Ce sera un nouvel acte de reconnaissance envers Marie Auxiliatrice à qui nous devons d'avoir échappé à des malheurs plus affreux encore.

L'Angelus venait de sonner. Je me trouvais dans l'église pour préparer la cérémonie des

Cendres, quand, tout à coup, j'entends un bruit sourd et profond : en même temps, je vois les colonnes et tout l'édifice chanceler sur leur base. Instinctivement, je me serre près du tabernacle, en criant : *Mon Jésus, miséricorde ! Marie Auxiliatrice, secourez-nous !* Au même instant, se produit la seconde secousse : alors, après avoir forcé la porte latérale, je m'élançais au dehors. Une autre personne, la seule qui se trouvât dans l'église à cette heure, avait fui tout d'abord, et se tenant à distance, s'attendait à voir le clocher s'effondrer d'un moment à l'autre : de fait, il paraissait plier comme un arbre sous l'effort de la tempête. Le mouvement giratoire de la force souterraine l'avait coupé par le milieu, et la partie supérieure était tournée de façon que les angles ne correspondaient plus. Dans la maison se passait une scène déchirante. Les pauvres Sœurs, voulant arracher au danger les enfants à peine éveillés, les pressaient de descendre en toute hâte l'escalier qui menaçait de s'écrouler. Elles arrivaient dehors quand une grande armoire tomba près de la porte, de manière à fermer toute issue. Qu'on s'imagine la terreur et l'affolement de tout ce monde, si cette chute, se produisant quelques instants plus tôt, eût rendu toute fuite impossible. On se tenait difficilement debout. Le crépissage tombait des murs, violemment agités ; les vitres volaient en éclats et tous les objets fragiles posés sur des tables, dans les appartements, étaient mis en morceaux ; c'est ainsi que nous avons perdu des vases de valeur, destinés à la loterie. De tous côtés, une clameur confuse, des cris d'épouvante et des gémissements lamentables, qui faisaient mal à entendre.

Mais l'invocation à Marie Auxiliatrice domina tout le bruit.

A la première secousse, personne n'était encore levé dans la maison, et personne par conséquent n'aurait eu le temps de fuir, si la Très-Sainte Vierge ne nous avait pris sous sa protection. C'est à travers une véritable tempête de platras, de pierres, de briques et de tuiles tombant de toute part, que tant de personnes ont pu se sauver sans avoir le moindre mal.

La maison située en face de la nôtre est en ruines ; les plafonds se sont effondrés, les murs seuls tiennent encore.

Toutes les autres maisons de Torrione ont gravement souffert. François Aprosio est resté enseveli sous les décombres avec son fils Antoine.

J'accourus immédiatement avec D. Porta, notre directeur ; penché sur l'éboulement, j'appelai plusieurs fois le pauvre Antoine, et comme il me semblait entendre des gémissements étouffés, je prononçai à haute voix les paroles de l'absolution.

Mais il fallut bientôt se retirer. Les gendarmes avaient reçu l'ordre d'éloigner tout le monde, parce que le mur menaçait ruine.

Cependant, sur la demande des malheureux habitants, nous dûmes organiser sur-le-champ une procession de pénitence au Sanctuaire de N.-D. de la Merci, près Borghetto : une foule nombreuse y assista.

Après avoir adressé à ces pauvres gens quelques mots, pour relever leur courage, je dis la sainte Messe, puis le retour s'effectua dans le plus grand ordre.

Cinq jours durant, nous avons célébré le saint Sacrifice en plein air.

Les Sœurs, entassées dans une baraque en planche, glacées par le vent et la pluie, passèrent plusieurs nuits sans fermer l'œil. Pour nous, nous n'étions pas mieux partagés dans une baraque semblable, que le menuisier nous avait aussi improvisée.

Ce furent des jours d'indicibles souffrances. La crainte de voir les secousses continuelles nous ramener les scènes douloureuses que nous avions toujours devant les yeux; l'embarras de mettre à l'abri ce qui risquait le plus; l'effroi insurmontable des personnes réunies dans la cour, tout portait au découragement. Si nous avons pu nous reconnaître un peu, nous le devons encore et surtout à Marie Auxiliatrice, qui presque miraculeusement, nous pouvons le dire, nous a tous arrachés à la mort.

Le maître maçon lui-même ne pouvait comprendre comment certaines parties de bâtiments sont restées debout.

Il faudra les démolir complètement et avec de grandes précautions, pour les reconstruire, en augmentant leur force de résistance.

Une muraille maîtresse menace de s'effondrer, si on ne la garnit le plus tôt possible, d'une vingtaine de clefs solides.

L'escalier intérieur ne tient que par des étançons. Les cloisons ne sont guère en meilleur état. Dans beaucoup de pièces, ce qui reste des plafonds ne tient que par un fil. L'étage le plus élevé a besoin d'une restauration complète: il est inhabitable. Tout cela ne se fera pas en un jour, je le sais, et coûtera beaucoup; mais la Providence y pourvoira.

Pauvre maison! Après tant d'épreuves de tous genres, espérons qu'elle en sortira victorieuse et qu'elle pourra chanter un *alleluia* solennel. Marie Auxiliatrice, qui nous a sauvés, ne laissera pas son œuvre inachevée: ce serait la première fois.

FRANÇOIS DALMAZZO
Prêtre.

NOS MISSIONS

LETTRE DU BRÉSIL.

Il ne sera pas dit, bien aimé Père, que j'aurai laissé passer la fête de notre patron St. François de Sales, sans vous offrir mes souhaits et mes vives félicitations.

Vous désirez, je le sais, que tous vos enfants, dispersés pour l'œuvre de Dieu en bien des régions lointaines, se pressent tous ce jour-là autour de vous, et viennent ainsi apporter une joie de plus à la solennité. La distance me prive de ce bonheur dont j'ai joui l'an dernier; mais je veux

du moins venir vous trouver en esprit et je confie à cette lettre les meilleurs sentiments de reconnaissance et de profonde affection. Comme ils ont passé rapides, vénéré Père, ces jours bénis que j'ai eu la consolation de vivre auprès de vous, l'hiver dernier!

Il ne me reste que leur souvenir et c'est vraiment trop peu. Voilà déjà un an d'écoulé: que de choses se sont faites au cours de cette année!

Je crois qu'il ne vous déplaira pas de jeter, avec moi, un coup d'œil rapide sur la série de tous ces événements, grands et petits: vous vous rendrez compte de notre véritable situation et il vous sera plus facile de m'envoyer les conseils et les ressources convenables.

Après vous avoir quitté, à Marseille, le 30 mars, nous arrivâmes au Hâvre le 2 avril, et le soir encore nous prenions la mer sur le paquebot *Ville de Victoria*, abordé le 24 du mois dernier à Lisbonne par un cuirassé anglais. Notre voyage, un peu long peut-être, fut très heureux. Le commandant, M. S. *Simonet*, se montra charmant et nous entoura d'attentions: qu'il en reçoive, ici encore, nos plus vifs remerciements.

Excepté le premier jour, où la mer était émue un peu plus que de raison, personne ne souffrit du terrible mal de mer. Le 28 avril nous abordions à Rio Janeiro, après avoir fait escale 2 jours à Lisbonne, 5 à Pernambuco et 3 à Bahia.

Dire les fêtes que nos confrères nous avaient préparées, la joie que nous lisions sur tous les visages, n'est point chose facile et dépasse d'ailleurs les ressources de ma pauvre plume.

Ainsi, je renonce à vous dépeindre la surprise, l'admiration et le bonheur que j'éprouvai en voyant reconstruit en plein, le corps de bâtiment, jeté à terre par l'affreux ouragan du 14 novembre. Mes confrères avaient voulu me faire une belle et agréable surprise: le succès était complet.

Pendant mon absence, Mgr. l'Évêque qui nous porte un très grand intérêt et nous aime comme ses fils, promit de donner un secours important: c'est avec cette somme qu'on avait pu commencer immédiatement les travaux.

Mon premier soin, à peine arrivé, fut de célébrer en grande solennité le Mois de Mai en l'honneur de Marie Auxiliatrice, à qui nous devons tant et de si éclatantes faveurs. Dans le Collège, je trouvai une cinquantaine d'enfants, divisés en nombre égal d'écoliers et d'apprentis.

On donna tous les soirs, avant la bénédiction du T. S. Sacrement, une petite instruction, mise à la portée des élèves, comme cela se pratique dans nos Maisons.

Dès les premiers jours, cet exercice fit naître un véritable enthousiasme chez nos enfants comme parmi les fidèles, qui accouraient toujours plus nombreux.

La bénédiction solennelle d'une magnifique statue de Marie-Auxiliatrice, reçue depuis peu, de Munich, augmenta encore cet enthousiasme.

La statue fut bénite par Mgr. Louis Raimondo

de Britto, vicaire général du diocèse, qui voulut bien, après la cérémonie, dire quelques mots de circonstance au peuple immense assemblé dans notre église.

Sa parole, éloquente et pleine d'onction, trouva, pour dire les louanges de notre bonne Mère, des accents émus qui allèrent au cœur de l'auditoire. L'impression était si heureuse et si forte, qu'une dame protestante ayant voulu entrer sous prétexte d'entendre le sermon, fut arrêtée par des paysans, placés près de la porte. Ils disaient dans leur langage plein de simplicité que la Madone était à eux, catholiques, et pas du tout aux protestants; en conséquence ils invitaient la dame en question à rebrousser chemin: *Nossa Senhora é nossa, é não é dos protestantes; a senhora não pode entrar aqui.*

Il va de soi que la dame s'empressa de tourner les talons. Du reste nous devons avouer qu'elle n'avait pas volé cet accueil un peu..... rond; ce n'était point du tout sa première équipée: plusieurs fois déjà, elle avait essayé de troubler la piété des fidèles pendant nos cérémonies.

Le Mois de Marie se poursuivit au milieu de la joie et de la ferveur, jusqu'au 24, jour où nous avons célébré en grande solennité notre chère fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Tout se passa très bien. A 7 h. 1/2, Messe de communauté et communions très nombreuses; à 11 heures Messe solennelle, célébrée pontificalement par Sa Grandeur Mgr. Pierre Peixoto et discours remarquable de Mgr. Britto.

Le soir, conférence des Coopérateurs Salésiens. Les exercices du Mois de Marie continuèrent jusqu'au 3 juin, jour de l'Ascension, où la clôture nous procura encore une bien belle fête.

Les résultats de ce Mois, passé tout entier à honorer Marie Auxiliatrice, sont nombreux et très consolants.

En première ligne, nous devons signaler chez nos enfants une ferme résolution d'être franchement au bon Dieu. De plus les fidèles apprirent le chemin de notre église, et nous avons pu voir à la sainte table, une foule de personnes qui jusque-là n'avaient jamais songé à s'en approcher.

Mais l'effet qui paraît le plus merveilleux, c'est la fermeture d'un temple protestant, et la déconfiture complète de l'école dont il était flanqué. Le tout étant situé en face même de notre maison, nous avons suivi les événements sans nous déranger le moins du monde.

Le vide se fit très rapidement dans l'école, qui bientôt se trouva déserte; le maître, jugeant, non sans raison, que sa présence n'était plus justifiée, transporta ses tentes sur d'autres rivages: et d'un.

Le temple lui-même perdit tellement dans l'estime de la population, que personne ne se soucia plus d'y mettre les pieds; de sorte que les actions de la société plus ou moins évangélique ayant par trop baissé, nous avons assisté à une véritable faillite dans l'ordre spirituel: et de deux.

Pendant ce temps, les bénédictions de Dieu et

de Marie ne nous étaient point ménagées. Au lieu de 50 internes, nous en eûmes bientôt 75; de plus, 25 à 30 externes fréquentaient les classes la semaine et venaient à la Messe le dimanche.

Cette prospérité augmenta contre nous la colère haineuse de quelques feuilles de chou, qui heureusement ne sont pas la fleur de la presse, dans ce pays-ci. Outrages, calomnies, accusations de toute nature, on nous a tout prodigué avec un véritable luxe de méchanceté. Inspecteurs, proviseurs, délégués de tous genres nous ont honoré de leur visite. Notre innocence fut ainsi reconnue avec une solennité que nous n'aurions jamais osé rêver, et le Gouvernement, éclairé sur notre compte, nous laissa en paix.

Mais les mauvais journaux, qui ne s'embarassent guère de justice, ne trouvèrent pas l'arrêt de leur goût; ils se remirent donc de plus belle à nous traquer. Leur verve méchante découvre encore tous les jours de nouvelles aménités à notre adresse: grand bien leur fasse.

Cette persécution acharnée paraît cependant un mystère. Comment, depuis tant d'années que nous travaillons au Brésil, peut-il se trouver des gens à qui l'importance de nos œuvres échappe à ce point? Quoi qu'il en soit, le Bon Dieu veille évidemment sur nous et nous protège; la confiance qu'on nous témoigne depuis cette guerre injuste, et la manière dont notre réputation grandit, dans des esprits autrefois indifférents, nous en sont des preuves manifestes.

Les visites officielles, toujours faites à l'improviste, ont servi uniquement à démontrer jusqu'à l'évidence que notre collège, au triple point de vue de l'instruction, de la tenue et de la discipline peut aisément soutenir la comparaison avec ceux de l'Etat.

Ainsi s'est vérifié une fois de plus le proverbe si connu: *Il n'est point de mal qui n'apporte quelque bien.*

La Très Sainte Vierge, en cette circonstance, nous a protégés comme Elle l'a fait toujours et comme Elle continuera à le faire, si nous mettons tous nos soins à L'aimer et à La servir comme notre bien bonne Mère. Et c'est-là justement ce que nous avons le plus à cœur.

L'année scolaire finit pour nous le 19 décembre. La distribution des prix fut magnifique; un concours immense de personnes les plus honorables a permis à tous les gens sérieux de constater *de visu* l'inanité des accusations portées contre nous.

Voilà, Père bien aimé, en quelques pages, le compte-rendu de l'année qui vient de s'écouler. Il me semble que nous avons le droit de nous réjouir en Notre-Seigneur du résultat obtenu; et je crois que vous partagerez notre joie. A la vérité, nous sommes fort dépourvus de moyens pécuniaires, pour soutenir et étendre une œuvre en butte aux attaques passionnées des hommes; mais Dieu la protège visiblement, et nous savons à n'en pas douter que l'inséparable charité de nos Coopérateurs ne nous manquera jamais. Et puis, si peu d'ouvriers pour de tels labours! Si du moins nous étions tous vaillants! Mais vous

le savez bien, notre santé n'est pas merveilleuse.

Cette fois ce n'est plus à nos Coopérateurs que je fais appel, c'est à nos chers confrères que je m'adresse. Si un grand nombre d'entre eux pouvaient se décider bientôt, à dire à la famille et à la patrie un dernier adieu pour venir chercher sur la terre où leurs frères travaillent, des âmes à sauver. Quelle riche moisson nous avons devant les yeux ! Mais les ouvriers où sont-ils ?... Au nom de Notre-Seigneur, venez à notre secours. Nous avons appris qu'une expédition est partie de Turin en décembre dernier : pauvre goutte d'eau qui tombera dans un océan sans limites de fatigues à supporter et de bien à faire...

Je m'aperçois que je vous retiens depuis longtemps déjà, au risque de vous dérober un temps si précieux.

Quand nn Père est bon comme vous, il n'est rien qu'on n'ose se permettre pour être un peu plus longtemps avec lui.

Oh oui ! nous vous aimons, nous vous aimons tous d'un amour filial, du fond de notre âme, et nous ne pourrions jamais vous aimer comme vous nous aimez vous-même.

Quand me sera-t-il encore accordé, le bonheur de baiser votre main, de jouir de votre chère présence, de recueillir de votre bouche une de ces paroles d'encouragement qui font tant de bien ! Laissez-moi demander au Bon Dieu que ce soit bientôt...

Bénissez-moi donc, bien aimé Père, et donnez-moi un souvenir particulier dans vos prières. Bénissez aussi tous mes confrères et les enfants qu'ils élèvent dans la première maison Salésienne fondée au Brésil.

N'oubliez pas non plus nos Coopérateurs et spécialement notre vénérable Évêque, qui nous regarde comme ses fils et ne nous laisse manquer de rien. Que Notre-Seigneur lui rende au centuple ce qu'il a fait et ce qu'il continue de faire pour nous avec une si touchante bonté. Demandez au bon Dieu qu'il le conserve bien longtemps à notre respectueuse affection.

Je suis, bien aimé Père, avec un filial attachement et une profonde vénération.

Votre enfant humblement dévoué
D. MICHEL BORGHIN .

DÉPART DES MISSIONNAIRES SALÉSIENS pour le Chili.

Buenos-Ayres, ce 21 février 1887.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Quelques heures encore, et puis, aujourd'hui même, à 5 heures du soir, nous prendrons le train pour Mendoza, où nous arriverons après-demain, jour des Cendres, à 6 heures du matin. Nous nous arrêterons un peu, le temps de reprendre haleine après 30 heures de chemin de fer, et aussi pour trouver les mulets et les guides

qui nous feront traverser les Andes. Une fois sur le versant du Chili, nous reprendrons le train pour descendre vers Conception, but de notre voyage.

On nous prédit ici 8 ou 10 jours de route, selon que le temps sera plus ou moins favorable.

Quelqu'un nous engageait à nous rendre par mer; ce serait plus commode à la vérité, mais aussi plus long (15 jours) et surtout plus coûteux (1000 f. par personne).

Nous avons grande hâte d'arriver, parce que Mgr. Cagliari nous télégraphie de faire notre possible pour être rendus le 1^{er} mars. Nous aurons l'agrément de passer 4 jours et 4 nuits sur le dos d'un mulet. Les sites des Cordilières ne manqueront pas d'inspirer poètes et peintres: le malheur est que notre caravane en est à peu près complètement dépourvue. Tant pis: on verra, puis on écrira. Cinq missionnaires partent avec moi: deux prêtres, deux clercs et un coadjuteur. Les prêtres sont: Dom Esprit Scavini qui vient de Paysandú, et Dom Daniel Raimondo, débarqué avant-hier de Patagones. Mgr. Cagliari arrivera quelques jours avant nous, à moins que la Mission de Malbarco qu'il achève en ce moment, ne le retarde un peu.

Il traversera les Andes au même endroit où Dom Milanese, qui cette fois l'accompagne, passa l'an dernier: en deux jours ils pourront se rendre à Conception.

Je pars de grand cœur, tout heureux de faire la volonté de mes Supérieurs; mais cela ne m'empêche pas de sentir que je quitte mes confrères de la République Argentine. La séparation coûte toujours quand il s'agit d'une distance si grande. Ici, entre le voyage d'Europe et celui de Buenos-Ayres au Chili, on ne fait point de différence.

Il s'écoulera certainement une série d'années, avant que nous puissions revoir nos frères.

Espérons qu'un tunnel unira bientôt les deux Républiques Méridionales de l'Amérique du Sud; on en parle déjà, et une Société anglaise aurait promis, paraît-il, de terminer en 4 ans cette œuvre gigantesque. Si cela arrive, nous ferons le voyage en 3 jours. Pour le moment il faudra bien se contenter de nous voir par la poste seulement, tout comme cela nous arrive pour nos amis d'Europe.

J'ai bien peu d'autres nouvelles à vous donner, et d'ailleurs, le temps me fait défaut. Il n'est point d'idée qui puisse occuper maintenant mon esprit, en dehors de cette grande pensée: *Chili!*

Le choléra a presque disparu de la République Argentine. Il a jeté l'épouvante partout et semé la mort dans plusieurs provinces, particulièrement à Mendoza et à Tucuman. Ces deux villes pleurent encore des milliers de victimes.

Dom Fagnano a terminé son voyage d'exploration à la Torre de Feu: il se trouve à Patagones et doit venir incessamment à Buenos-Ayres pour trouver protection, subsides et personnel.

D. EVASIO RABAGLIATI.

LETTRE DE D. COSTAMAGNA.

Buenos-Ayres, Almagro, 25 février 1887.

TRÈS VÉNÉRÉ

ET BIEN CHER DOM BOSCO,

Je viens vous apporter une grande nouvelle : la première Maison Salésienne du Chili va être fondée à Conception ! Le 21 février nous avons célébré à Buenos-Ayres une fête magnifique pour le départ de nos frères qui vont planter leur tente en face de l'Océan Pacifique. C'était, toutes proportions gardées, la reproduction des cérémonies splendides et touchantes de l'Oratoire de Turin, le jour où la grande expédition de novembre dernier recevait les suprêmes adieux. Tous les directeurs de la Province y ont assisté.

Dans l'après-midi, le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, situé en face de notre Collège, se remplit promptement de prêtres, de clercs et d'élèves.

Dans sa petite allocution, le prédicateur invitait notre bien aimé Père, Dom Bosco, à venir au milieu de nous, pour donner aux Missionnaires sa meilleure bénédiction. Puis, quand on eut récité l'itinéraire, après le salut du Très Saint Sacrement, on se mit en route. Les enfants accompagnèrent en foule nos confrères jusqu'au milieu de la ville. Les prêtres leur firent la conduite jusqu'à la gare. A Mendoza, ils ont trouvé chez les RR. PP. de la Compagnie de Jésus la plus cordiale hospitalité : à l'heure où je vous écris, ils gravissent les pentes des Cordilières.

Tous les confrères vous baisent la main et vous demandent comme moi, votre sainte bénédiction.

D. JACQUES COSTAMAGNA.

GRACES DE MARIE AUXILIATRICE.

Bonneval, le 17 avril 1883.

TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE,

Je viens vous raconter ce qui s'est passé relativement à la maladie de mon petit garçon, qui, je le crois, a été guéri par Notre-Dame Auxiliatrice, à laquelle vous avez bien voulu adresser des prières à cette intention. Dans la nuit du 25 novembre, il a commencé à avoir la fièvre, peu forte d'ailleurs pendant une semaine, puis qu'il se levait tout de même. Le samedi suivant la fièvre était continuelle, et augmentait d'intensité, le délire ne le quittait plus, bref, le docteur constatait tous les symptômes de la fièvre typhoïde. Après avoir veillé à ce qu'il ne lui manquât aucun secours humain, j'ai tourné mes regards en haut ! Des prières sont immédiatement demandées à toutes les âmes amies de Dieu ; des cierges sont allumés devant la statue miraculeuse de Notre-Dame du Port, mais je mettais surtout mon espoir en Marie Auxiliatrice que

j'avais appris à connaître dans la petite brochure intitulée *Dom Bosco*. C'était, si je me souviens bien, le mercredi 6 décembre que je vous écrivis ; le surlendemain, mon cher petit était au plus mal ; le soir, à trois heures, eut lieu une consultation de médecins qui furent d'avis qu'il était aussi près de la mort que de la vie. « Le grand point, dirent-ils en se séparant, est qu'il puisse résister encore pendant une semaine », semaine où la maladie devait arriver à l'état aigu et décisif.

La soirée se passa ainsi que la nuit dans des trances mortelles ; samedi matin, rien de nouveau ne se produisit, quand, à onze heures, notre petit malade, qui depuis quelque temps ne voulait rien prendre et ne parlait presque plus, dit tout à coup : *J'ai soif !* Depuis le moment, le mieux s'est déclaré et soutenu au grand étonnement des médecins...

La convalescence est arrivée et enfin la parfaite guérison, car mon cher enfant n'a gardé absolument aucune trace de cette horrible maladie qui souvent, si elle ne tue pas, laisse de si tristes souvenirs...

Maintenant, permettez-moi, très honoré Père, de vous transmettre tous mes sentiments de profonde reconnaissance ; soyez mon interprète pour rendre mille actions de grâces à Notre-Dame Auxiliatrice. Désormais je veux placer ma famille sous sa protection si puissante. Demandez-lui pour moi la grâce de faire bientôt un voyage à Turin, je vous en prie.

Je termine en vous faisant part d'une chose très-extraordinaire et qui a eu lieu dans cette même maladie. Le lundi ou le mardi de la semaine où le mieux s'est déclaré, j'entends mon cher petit malade me demander d'une voix encore peu intelligible : *Maman, lisez-moi le livre de Dom Bosco*. Très étonnée, puisqu'il parlait à peine encore, et qu'il avait perdu la mémoire de tout ce qui l'entourait, je lui lus quelques passages de cette histoire merveilleuse, qu'il paraissait entendre avec attention et bonheur. Il a voulu recommencer ce même jour et les jours suivants. Notez bien qu'il y avait deux mois qu'il avait entendu parler pour la dernière fois de votre livre, très honoré Père, et qu'au moment où il m'a demandé de lui en faire la lecture, personne autour de lui n'avait prononcé votre nom. Pour moi, pour la religieuse de Bon Secours que j'avais alors chez moi comme garde-malade, et pour toutes les personnes pieuses à qui j'ai conté la chose, ce fait a été regardé comme merveilleux. Faites de ma lettre tel usage qu'il vous plaira ; elle a été écrite pour la gloire de Dieu et de la Très Sainte Vierge.

Recevez, très vénéré Père, mes sentiments de respect et de reconnaissance.

ALINE CHARMAT.

Cours Sablon. 43 - Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme.)

F*** (Suisse), le 8 mars 1885.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

J'ai déjà pris la liberté de vous écrire l'an dernier, pour vous demander le secours de vos prières dans des épreuves nombreuses et terribles.

Vous avez bien voulu me répondre en m'engageant à mettre toute ma confiance en Notre-Dame Auxiliatrice.

J'en ai éprouvé un secours si puissant qu'avec son assistance je ne crains plus rien.

Aujourd'hui, j'ai à vous faire part d'un miracle qu'elle vient d'opérer parmi nous.

Il existait depuis dix ans dans notre ville une loge de Francs-Maçons. Elle avait été construite à grands frais, d'une manière splendide. C'était une grotte creusée dans un rocher dont je vous envoie la photographie extérieure.

Cet édifice, qui était les pompes de sa façade byzantine en face de nos temples saints, avait jeté la consternation dans notre pays si catholique et on n'en approchait qu'avec terreur.

Une statue de Notre-Dame Auxiliatrice placée dans une niche par la piété de nos ancêtres, à deux pas de l'entrée de la grotte, avait été respectée par les sectaires. Elle était là comme une sentinelle vigilante défiant leurs complots ténébreux. Cette bonne Mère ne put souffrir d'abriter plus longtemps ces ennemis de la Sainte Eglise.

Par un concours de circonstances trop long à détailler, les francs-maçons durent se décider à vendre leur loge qui va être transformée en chapelle.

La première Messe y sera célébrée le 19 mars, fête de St. Joseph.

Ce triomphe de la foi catholique sur l'esprit des ténèbres est si éclatant, si prodigieux et si réellement l'œuvre de Notre-Dame Auxiliatrice, que je m'empresse de vous le communiquer afin qu'avec nous vous rendiez à notre Auguste Mère, Secours des Chrétiens, d'éternelles actions de grâces.

La loge a été achetée au prix de grands sacrifices d'argent accomplis dans des vues toutes surnaturelles. C'est un prêtre français, M. l'abbé de L***, fondateur de l'œuvre *l'Union dans la Sainte Famille*, qui a fait cet achat par l'entremise de sa dévouée Coopératrice Mme. B***. Cette dame, accompagnée de M. le marquis de M*** a eu l'honneur de vous rendre visite à Turin l'été de 1883. Vous avez bien voulu alors agréer tous vos orphelins à l'Union dans la Sainte Famille. Veuillez les faire prier à notre intention afin que cette œuvre si belle se répande pour la plus grande gloire de Dieu.

J'oubliais de vous dire qu'il a été stipulé dans l'acte de vente que tous les objets ayant servi à ce culte ténébreux de la Franc-Maçonnerie seraient compris dans l'achat. Par là même, la loge est dissoute et cette Association dangereuse qui faisait tant de victimes a cessé de vivre parmi nous.

Puisse la Vierge Auxiliatrice opérer dans d'autres pays un aussi éclatant miracle.

Nous recommandons vivement à vos prières le succès final de cette sainte entreprise et tous nos autres besoins.

Madame Sr***.

On ne demande jamais rien à N.-D. Auxiliatrice sans l'obtenir; la reconnaissance me fait un devoir de le publier :

Madame M. ayant su qu'une ancienne servante était malade, alla la voir : son état était très grave en effet; on n'attendait plus que la fin d'une douloureuse maladie. Chez cette pauvre mourante, le moral était encore plus atteint que le physique; depuis sa première communion elle avait abandonné toute pratique religieuse, et pendant les dernières années elle avait mené une vie de désordre et d'excès, qui avaient occasionné sa maladie.

Madame M. essaya de lui rendre courage en lui disant quelques bonnes paroles, et elle allait se retirer lorsqu'elle se souvint qu'elle avait sur elle une médaille de N. Dame Auxiliatrice. Elle la lui passa au cou en invoquant la Sainte Vierge, puis elle partit, en se demandant si elle reverrait cette pauvre malade vivante, et en redoutant surtout pour une âme si peu préparée, une mort qui paraissait imminente.

La journée du lendemain se passa sans changement; on tenta de dire à la malade quelques mots de piété, mais elle ne voulut rien entendre. Enfin le surlendemain, à 5 heures du matin, le mari lui-même venait sonner à la porte de madame M., en disant : « Ma femme veut un prêtre, elle va mourir, amenez-lui desuite qui vous voudrez ».

Une demi-heure plus tard, un des vicaires se rendait auprès de cette pauvre femme, la décidait sans peine à se confesser, et le lendemain lui administrait le sacrement de l'Extrême Onction.

Depuis trois mois elle n'a pas quitté son lit de douleur, mais elle accepte courageusement ses souffrances qu'elle offre au bon Dieu. Elle reçoit volontiers le bon prêtre qui vient le voir régulièrement et qui lui enseigne le catéchisme qu'elle avait oublié.

Elle porte fidèlement la petite médaille, et remercie N.-D. Auxiliatrice de lui avoir obtenu la grâce de sa conversion.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE ST. FRANÇOIS DE SALES.

Promenades de l'automne.

PREMIÈRE PERIODE.

2

CHAPITRE I^{er}.

On va pour la première fois à Châteauneuf d'Asti — Le chanoine Calosso — Le chemin de fer d'alors — Comment on employait le temps de la promenade.

Le dimanche soir, au moment où nous allions nous séparer, notre bon Père nous communiquait l'heureuse nouvelle du choix qu'il avait eu soin de faire d'un but de promenade pour le dimanche

suivant. Il nous indiquait le chemin, nous traçait le programme, marquait l'heure du rendez-vous; donnait ses avis sur la contenance à tenir dans les divers lieux; il indiquait l'objet de ces divertissements et nous souhaitait d'être aussi nombreux que possible. « Si vous avez quelque camarade, ajoutait-il, invitez-le, de ma part. Plus nous serons, plus joyeuse sera la fête ». La future promenade était pour nous, pendant toute la semaine, un sujet inépuisable de conversations à l'atelier ou dans nos familles. Ces dernières en profitaient pour exiger de nous plus d'attention, plus d'obéissance, plus d'application à nos devoirs et plus de silence pour ne point nous attirer, au jour si désiré, le châtement d'une retenue. Les principaux buts de promenade, soigneusement variés, étaient le Mont des Capucins, N.-D. des Champs, Pozzo di Strada, Soperga, mais assez rarement, et N.-D. des Lacs d'Avigliana. Mais avec quel bonheur on marchait! Des jours comme ceux-là s'imprimaient dans notre souvenir, donnaient presque une direction à notre vie; la piété qui en était l'élément essentiel, comme la joie complète qu'ils nous apportaient toujours, remplissaient notre âme d'un je ne sais quoi de pur et de grand.

C'était le jeune oiseau qui s'aventure d'abord d'une branche à l'autre et s'arrête aussitôt, parce qu'il n'ose encore s'abandonner aux vols lointains.

Pendant, vers 1850 ou 1851, les choses se perfectionnèrent et commencèrent à prendre une forme plus complète et plus agréable.

C'est de cette époque que datent vraiment nos premières courses: une de ces expéditions eut pour but Châteauneuf d'Asti.

Les années dont nous parlons avaient vu l'Oratoire s'ouvrir à quelques internes, que la charité de Dom Bosco ne laissait manquer de rien. Aux étudiants, comme à ceux qui, dispersés dans la ville, apprenaient un état manuel, Dom Bosco voulut procurer, en automne, le plaisir d'une paisible excursion.

Vers la fin de septembre, grand remue-ménage et grands préparatifs dans tout l'Oratoire.

C'est qu'il s'agissait de partir pour Châteauneuf, d'aller voir rien moins que la patrie de Dom Bosco.

Imaginez-vous notre joie et notre ardent désir de voir avec une filiale curiosité le pays où était né, où avait grandi notre insigne, notre vrai bienfaiteur.

A la vérité, il n'a pas vu le jour dans le village même, mais dans un tout petit hameau dépendant de Châteauneuf d'Asti. Cet humble coin de terre, alors assez ignoré et guère plus connu maintenant, s'appelait *Les Becchi*, du nom de plusieurs familles répandues dans la contrée.

C'est là, dans une maison toute petite et d'humble apparence, que le 15 août 1815 Dom Bosco est venu au monde. La modeste chambre où il est né et où il a passé les premières années de sa vie, était complètement délabrée. Elle servait, comme maintenant encore, à remiser les outils de la famille qui cultivait son patrimoine.

Nous étions logés dans une autre maison, construite en face, mais un peu en biais, à la manière ancienne, habitée par le frère de notre bienfaiteur, Joseph Bosco. C'est là qu'on nous avait ménagé à tous une place convenable, à commencer par le bon Dieu: nous avions, en effet, une petite chapelle érigée sous le beau vocable du Rosaire. Pour le temps de la neuvaine du Saint Rosaire, neuvaine que, dans les commencements, Dom Bosco prêchait lui-même, quelques-uns des plus privilégiés l'accompagnaient toujours.

C'étaient ceux qui avaient besoin d'attentions à divers titres: les uns, pour leur santé un peu frêle; d'autres, seuls sur la terre, n'ayant personne au monde qui pût penser à eux, prenaient, grâce à cette délicate industrie du bon Père et en sa compagnie, quelques jours d'un délassement délicieux: tous respiraient un air pur et vivifiant.

Dom Bosco, comme aux jours où il était simple étudiant à Chieri et à Turin, ne redoutait pas la marche. Il ne pouvait être question, on le comprend, d'installer tout le monde en *omnibus*. Nous allions donc tous à pied, le bon Père en tête, sans s'inquiéter pour lui de la fatigue. On passait par Chieri, Riva et Buttigliera d'Asti: voilà notre chemin de fer d'alors.

On partait de Turin vers 8 heures et demie ou neuf heures. Presque toujours, on s'arrêtait pour le dîner, à Chieri, où de nombreux amis de Dom Bosco se faisaient un plaisir de donner l'hospitalité à la petite caravane. Il nous souvient que quelques intimes, connaissant le jour et l'heure de l'arrivée, venaient à notre rencontre.

Pour n'en citer qu'un seul, parmi tous ceux que notre reconnaissance ne perd point de vue, nous nommerons M. le chanoine Calosso.

Ce vénérable ecclésiastique a toujours eu pour Dom Bosco la plus grande affection; il l'aimait tendrement et les qualités éminentes de cet enfant, son fils spirituel pendant les années de collège à Chieri, l'avaient vivement frappé.

Qu'ils étaient heureux les élus qui, placés aux premiers rangs, accompagnaient D. Bosco! Certes, ce bonheur, désiré de tous cependant, n'excitait point de basse jalousie, vilaine chose dont, grâces à Dieu, nous ne connaissions que le nom; mais, sans prendre la place des autres, nous aurions souhaité d'avoir la nôtre, nous aussi, dans le cortège privilégié.

La course qu'on faisait, pour qui veut y réfléchir, était longue et l'est réellement; mais c'était là le moindre de nos soucis: nous avions au milieu de nous qui savait l'abrégé. D. Bosco était alors en train d'écrire son *Histoire d'Italie*. Nous instruire en nous intéressant n'était pour lui qu'un jeu; il fallait voir quel charme revêtaient, sous sa parole, les récits de tous genres: évocations du passé, actualités saisissantes des événements contemporains.

(à suivre).